

Témoignages d'Anciens

Naissance de l'amicale par Jean DIVIEZ (ancien proviseur) :

C'était le dernier samedi de mars 1985. Nombreux furent les anciens élèves qui répondirent à l'invitation d'André Martinez de revenir au lycée pour y créer leur association. J'étais le nouveau proviseur nommé à la rentrée précédente pour succéder à Léonce Valentin qui avait assuré 20 années plus tôt l'ouverture du lycée et accueilli les premiers élèves.

Nouveau proviseur, je n'avais pas encore défait mes valises qu'un ancien élève – André Martinez- demandait à me rencontrer. Sa détermination était irrésistible. Il voulait avec quelques camarades créer une association des anciens élèves.

Dans d'autres lycées où j'avais exercé, j'avais pu apprécier le bonheur des anciens élèves à se retrouver au moins une fois par an lors de leur assemblée générale, je mesurais la chance que j'avais de rencontrer sitôt mon arrivée un ancien élève déterminé à créer cette association. Mon acceptation fut sans réserve.

J'ai fait part de cette initiative à un pilier du lycée : Jean-claude Séguéla, le conseiller principal d'éducation. Je ne saurais décrire le plaisir qu'il manifesta à cette nouvelle. Son adhésion fut spontanée, enthousiaste et il m'assura qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour aider à cette création, tant et si bien que 33 ans plus tard, je l'ai retrouvé au milieu des anciens élèves lors de l'assemblée générale de mars 2018.

Ainsi chaque année les anciens élèves se retrouvent et ils n'oublient rien. Ainsi cette année, avec l'accord de Madame Dolet, nouvelle proviseure, ils ont souhaité que l'amphithéâtre soit dédié à Constant Bergé.

Ce choix était judicieux et mérité. Ariégeois d'origine, Constant Bergé avait consacré sa vie au service du monde agricole et rural. Son engagement était total. Ingénieur agricole, il avait enseigné au lycée, avant ensuite d'accéder aux responsabilités de directeur du CFPPA et du CFA qu'il avait lui même créés, tout cela en restant très présent et très actif dans maintes actions de développement agricole.

Souvenirs, souvenirs !

La bonne surprise lors de la première réunion fut de constater le nombre et l'enthousiasme des anciens élèves à se retrouver pour y créer leur association. Ils aimaient leur lycée.

La deuxième fut la participation des professeurs et des agents qui voulaient partager avec les anciens élèves leurs nombreux et bons souvenirs.

Le nouveau proviseur que j'étais ne pouvais que se sentir heureux d'être à la tête d'un pareil établissement.

Je devais y rester quinze ans. Maintenant que dix-huit autres années sont passées, j'ai toujours le même plaisir à y retourner, à vous y retrouver et à mesurer les changements positifs que mes successeurs et les successeurs de Constant Bergé ont su y apporter.

Merci à tous et encore longue vie au lycée et à votre association.

Au voleur par Olivier COURTHIADE

En classe de seconde, mordu jusqu'à l'os par la Zootechnie, je m'intéresse (le mot est faible) au troupeau de vache brunes, achetées aux Autrichiens, lors d'un concours spécial de la race se déroulant à Pamiers.

Grâce à des complicités intra-muros et à la ferme, il m'arrive de passer des nuits à l'étable. Un petit radiateur électrique dans l'AMI 6 de service me tient lieu de chambre. Le but de la manœuvre ? Tout apprendre sur les dystocies, c'est à dire sur les mauvaises présentations des veaux lors des vêlages. Seule la belle NICKIE m'a damé le pion en faisant des jumeaux. Je n'attendais pas le deuxième ! Foutu comme un haricot vert en période de sécheresse je n'aurai pas eu assez de force pour un vêlage difficile. En revanche, mon bras long dépourvu de muscles me permettait « d'aller voir loin ».

Sur ces entrefaites, voilà t'y pas que le dénommé Pierre Delporto (futur commissaire au Concours Général Agricole de Paris entre autres) est nommé Directeur de la COFRANIMEX (Compagnie française d'exportation des animaux reproducteurs). Il constate avec effroi la pauvreté de la photothèque dont il dispose. Faute de moyen, il lance un appel dans les établissements scolaires de l'enseignement agricole. Je m'engouffre dans la brèche, trop content de réaliser un reportage photographique sur ma chère race brune des Alpes, autrement nommée Schwytz, avec pour tout moyen le plus minable des appareils photos ainsi que de mon incommensurable enthousiasme.

Contre toute attente, je décroche le Premier Prix en race brune. Voilà déjà un honneur écrasant auquel je ne m'attendais pas. Les heures de gloires continuent à scintiller sous la forme d'un courrier émanant du Herd-Book Suisse. Les félicitations sont assorties de la promesse d'un cadeau somptueux : une sonnaille de transhumance , cloche et collier. Vous imaginez mon bonheur.

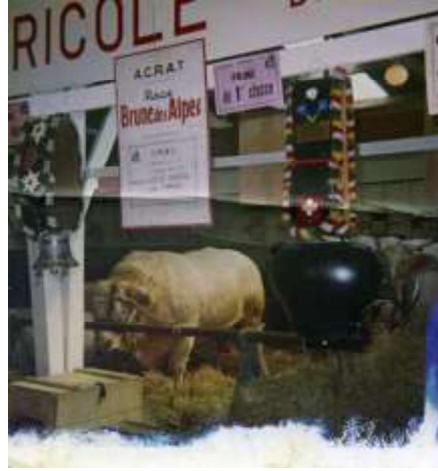
Hélas, les jours et les mois passent sans que le facteur ne se manifeste. Bien pauvre est celui qui ne peut pas promettre dit le proverbe, mais tout de même ! Les Suisses ont la réputation d'être honnêtes et rigoureux. Je finis par interroger Jazy, fille de la cuisinière, surnommée ainsi parce qu'elle passait son temps à galoper. Madame était en charge de l'économe.

- Un colis de la Suisse, dis tu ? Mais oui, j'en ai vu passer un, boudu. Mais il y a des mois.
- Mais il y avait bien écrit mon nom dessus ?
- Peut-être, mais c'est dans le bureau du Directeur.

L'adrénaline dont chaque élève sait qu'elle est secrétée par les capsules surrénales conditionnent notamment la colère. Elle me submerge. Je n'ai plus 13 ans mais 16, pas tout à fait assez vieux pour faire l'amour et la guerre mais assez courageux pour défendre la juste cause. Sans plus tergiverser, je traverse la cour d'honneur au pas de charge, capable d'arrêter la course d'un éléphant en rut. Je franchis la porte des bureaux puis celle du directeur sans coup férir.

- Où est ma cloche ?
Le voleur sursaute craignant, avec sa paranoïa malade que je porte atteinte à sa vie. Totalemment sidéré, Léonce commence par se mutiler en se mordant le pouce. Le sang coule sur le buvard immaculé de son écritoire. Je laisse les lecteurs ayant des connaissances en psychologie et en psychiatrie apprécier le geste. J'attends la réponse debout, les mains collées sur le dossier de la chaise face au bureau. Il émet une phrase en aboyant comme à son habitude.
- Petit couillon, ou crois-tu qu'elle est ta cloche ? Sous ma télévision.

Fait comme un rat. Il avait trop parlé ! Demi-tour sur place, je claque la porte et telle une fusée V2, court jusqu'au pavillon directorial. Le ciel est avec moi puisque la porte est ouverte, la maison vide. En rentrant à gauche, la télé. Deux cloches magnifiques sur le tapis, ma Suisse et l'Autrichienne volées par le même individu aux Autrichiens, qui comptaient l'offrir à la championne du concours spécial ! Je m'empare de la mienne et au pas de sénateur, rentre à l'internat en faisant sonner ma cloche à la façon d'une vache montant en estive. Arrivé au foyer, je la hisse en bonne place sur une étagère, derrière le bar, puis m'empresse de pondre sur un écriteau la mention suivante : « Cette cloche de transhumance don, du Herd-book Suisse de la race brune a été gagnée par les vaches du lycée. En leur honneur, elle ne doit jamais quitter le foyer des élèves du lycée agricole de Pamiers. Je ne sais ce qu'est devenu cet objet d'art aujourd'hui, mais il est certain qu'elle n'est plus sous la télévision du défunt Léonce. Pour mémoire, notre surveillant général Jean Claude SEGUÉLA, tonitruant rugbyman ayant au cours de sa carrière arrangé bien des dossiers, souffrant également du despotisme directorial. Choqué pas l'affaire de la cloche, m'avait demandé de l'écrire au cours d'un repas de l'amicale des Anciens. Mission accomplie.



Mémoria 1968-1972 par Michel MANADÉ :

Ma première expérience de l'internat, un autre "chez soi", fut à l'évidence un de ces chocs affectifs de mon existence. Séparé de ma famille fusionnelle, de mes amis des rues de Cazères, de ma ferme, de ma Garonne, j'ai souvent versé des larmes la nuit au dortoir, caché dans mon lit à l'abri des moqueries des plus durs que moi, aguerris, parfois abrutis au régime de l'établissement. Choc affectif nocturne, heureusement tempéré pendant la journée par de nouvelles amitiés qui comptent toujours plus de 50 ans après, cher Olivier, cher Jean, cher Bernard, et par cette belle équipe de profs d'agriculture, qualitative dans ses enseignements et courageuse face aux turpitudes de la direction. Je ne dirai pas que je n'ai pas aimé ce Lycée agricole entre 1968 et 1972. C'était mes 15-19 ans, tranche de vie où se dessine notre identité, dans cette transition de l'adolescence, qui plus que toute autre, loin des parents, exigeait un accompagnement pour le moins attentionné.

Les années 60 sont celles de la montée en puissance de l'enseignement agricole à la suite des grandes lois d'orientation visant à implanter des lycées dans chaque département, un projet de rattrapage après les décennies d'immobilisme, un projet ambitieux à caractère immobilier voire bétonnant, en accord avec les besoins d'instruction de la jeunesse agricole : de beaux établissements tout neufs, avec ferme attenante, des conditions d'habitat plus confortables que celles des familles des apprenants, de quoi conquérir les parents d'élèves : "vous êtes quand même bien dans ce lycée, il faut arrêter de vous plaindre!"

L'heure était donc à l'instruction pour un modèle d'exploitation agricole intensif avec un projet d'enseignement s'appuyant sur une pensée productiviste évidente et encore peu contestée. La première entorse à ce corset viendra en 1971 avec l'arrivée d'un début d'enseignement à l'environnement pour le BTA, un moment de respiration dans le parcours de formation des futurs techniciens agricoles, un de mes meilleurs souvenirs de terminale, installé avec les copains et Mme Darrieutort dans le maïs du Lycée, pour observer de près la faune et la flore : un instant de vie bien plus enrichissant loin du siège du tracteur, un petit moment d'humanité en équipe. On aurait pu espérer l'amorce courageuse d'une réflexion globale pour cet établissement doté de tous les moyens et qui pouvait porter une belle ambition, son véritable projet pédagogique.

Cela ne fut jamais hélas à l'ordre du jour, je participais au Conseil d'Administration du Lycée comme représentant des élèves et je n'ai connu dans les réunions que des sujets administratifs ou comptables, des sujets de discipline et de règlements. Par contre, cette fonction de représentation sans pouvoir, m'a valu une sanction à la suite d'un mouvement des élèves qui souhaitaient une amélioration des conditions d'études, un camouflet pour le directeur Valentin qui freinera l'acheminement des dossiers de BTS pour trois élèves dont j'étais, contraints de rechercher un établissement privé en pleine rentrée. Je n'irai ainsi jamais en BTS, le

Directeur régional de l'enseignement agricole plutôt compréhensif fera son possible pour me trouver du travail et éviter le tapage légitime contre Mr Valentin : il connaissait le personnage et sa capacité de nuisance y compris contre ses propres élèves !

Pour revenir au management pédagogique, un sujet qui a orienté toute ma carrière de formateur et de directeur d'établissement agricole, mon expérience me dicte qu'il n'y pas de méthode déposée, ni un seul modèle de fonctionnement, mais quelques principes d'action mis en œuvre par une intelligence collective de situation, véhiculée par des dirigeants avisés soucieux des liens de coopération bien compris entre les enseignants, les apprenants et les ressources du milieu local. A Pamiers, on avait bien du mal à identifier ces pré-requis avec une direction suspicieuse regardant d'abord vers ses références au dressage "militaro coercitif" avec les agents d'exécution, surveillants curateurs à la botte de "Jeff". Réquisitoire un peu sévère ? Je ne le crois pas, n'ignorant aucunement que dans un collectif de plusieurs dizaine de personnes, une partie parfois agissante ne se reconnaît pas dans ce qui lui arrive ou refuse de voir la réalité, si d'aventure elle a pu bénéficier du recours du Lycée agricole dans un parcours scolaire général ponctué d'échecs : voie de recours, telle une bouée de sauvetage qui oblige naturellement à une certaine soumission vis à vis des "sauveurs". C'était bien le cas d'une partie de la population apprenante du lycée, certainement proche de la moitié des effectifs, dans ce lycée ariégeois qui n'était pas toujours le premier choix pour l'autre moitié des élèves "pourtant biens dans leur dossier scolaire".

Les abandonnés, les récalcitrants, les impolis, les peu performants dans leurs résultats, bref les "loosers" de toute nature que beaucoup d'entre nous étions, ou que nous fréquentions, focalisaient les méthodes à poigne du système avec en particulier un régime sévère de sanctions et de retenues individuelles ou collectives les week-end. Jeff tenait la baraque, il avait même ses supporters mais aussi ses limites, n'étant jamais arrivé à créer la division des élèves restés solidaires dans leur diversité contre son acharnement et celui de ses séides. Solidaires, mais parfois malheureusement dans l'action directe brutale avec les dérapages prévisibles qui se sont produits, en particulier contre l'établissement et les animaux de la ferme.

Le corps enseignant est le plus souvent resté discret sur les débordements de la direction, certainement en raison des avantages du recrutement local et de la stabilité professionnelle dans un univers administratif de mutations dépendant en partie des chefs d'établissement. De quoi alimenter des formes de pression voire de chantage pour taire toute opposition. Seul un cas de rébellion me revient de la part du professeur d'économie Michel de Chanterac qui en vint aux mains contre Valentin. Les essais réguliers de changement, pilotés par l'administration du ministère, autant créative que bureaucratique, ont pu séduire les équipes enseignantes et leur conférer une place particulière dans les innovations au sein de l'univers de l'école française et du mammoth "Education nationale". La réponse du pédagogue en terme de réflexion, de coopération, d'innovation (qui est souvent une désobéissance réussie) était présente à Pamiers, mais les élans premiers érodés et découragés par la réunionite et le pédagogisme verbeux ont connu un démontage facile par la bouche autoritaire de Valentin. On savait que la machine ne pourrait atteindre son rythme d'établissement d'excellence qu'après la disgrâce de Valentin : elle se fit attendre, on s'en doutait aussi, l'embarrassant directeur exerçant un effet suffisamment répulsif pour une promotion, autant le laisser sévir au fin fond de l'Ariège, c'est loin de la Rue de Varenne...

Je ne suis pas de ceux qui exhument les morts et si je dois soutenir mon ami Olivier Courthiade qui a subi des humiliations inacceptables de la part de Valentin, c'est en repensant aussi à l'étroitesse de vue de ce directeur, vis à vis de jeunes talentueux dont il avait la responsabilité ainsi que sur sa communauté où il avait installé une docilité perverse, des rapports de domination, la peur au ventre. Les parties prenantes de l'établissement, parents, organisations locales, administration, ont regardé dans une autre direction, une indulgence à l'évidence, une négligence sans doute, une lâcheté peut être.

Mes années lycée agricole par Patrick HIERARD :

– Je t'ai inscrit au lycée agricole de Pamiers.

– ... !

Ô rage, ô désespoir, ô parents ennemis, ô merde, ça recommence !!!

Je ne sais pas, si depuis ce jour, j'ai connu un tel instant de haine, de meurtre, de suicide, de trou profond, de néant ou jamais plus je ne remonterais voir le jour, de... de ma fuite vers l'abîme ! Mon silence meublait la pièce et l'obscurité de mes pensées meurtrières couvrait ma voix.

Et je ne me révoltais toujours pas. La haine ! Putain d'éducation !

C'est ainsi, ce devait être écrit là-haut. Je n'étais pas assez bien introduit, se vengeait-il de m'avoir souvent entendu appeler Allah à la rescousse ?

Je ne serais jamais prof mais paysan, cela ne se négociait pas ! Je n'avais pas choisi, je me pliai encore une fois, toujours sans révolte apparente à la volonté de droit divin d'un père qui régissait obstinément ma vie. Il rejetait d'un revers de phrase mes goûts, mes envies, mes rêveries d'adolescent mal dans sa peau. Mal dans la peau d'un autre, un rebelle introverti qui à l'intérieur ne cessait de lutter contre cet adolescent respectueux et timide au point d'accepter toutes les volontés de son père sans rechigner. Je me fabriquerais désormais un extérieur, puisque mon intérieur venait d'exploser en morceaux. Une part de moi-même aimait éperdument mon père pendant que l'autre le haïssait. Et ma vie devint chauve, lisse, abandonnée de tous, comme un champ après la moisson

Castor et Pollux, l'eau et le feu, le jour et la nuit, tourment persistant des gémeaux de juin... Il venait de ruiner en un seul mot le semblant de vie que je venais de reconstituer avec méthode et hargne. Le château fragile s'écroulait à nouveau. Je recommençais à zéro. Je devais encore une fois me reconstruire sur les ruines toujours fumantes d'un passé que j'acceptais de plus en plus difficilement et d'un futur au profil incertain. La rancœur se frayait facilement un chemin vers la rancune et parfois malheureusement vers la haine qui deviendrait tenace.

Je le croyais naïvement conscient et convaincu des efforts que j'avais entrepris depuis deux ans au moins, pour lui être agréable. Les notes s'amélioraient lentement, je tentais farouchement de compenser chaque jour un peu plus le handicap de cette scolarité chaotique que mes parents avaient tant négligée. Le

lycée agricole de Pamiers n'acceptait que les internes. Ce fait semblait ravir mes parents. Je me retrouverais de nouveau pensionnaire à la rentrée, sans autre choix.

Pas de sortie le jeudi avant la Terminale, et encore, l'après-midi puisque nous travaillions le matin. Mes parents jubilaient. Le week-end débutait le samedi à midi mes parents souriaient aux anges. La moindre punition consistait en un week-end de corvée à la ferme du lycée.

Nouvelle source de jouissance pour mes parents, qui criaient bravo ! Les cheveux devaient être coupés réglementairement, très courts. Mes parents s'extasiaient toujours ! Enfin, on devait porter la blouse grise et des chaussons toute la journée. Arrêtez ! Arrêtez ! C'est trop pour leur cœur devenu soudainement si sensible aux charmes du nouveau centre de la connaissance agricole. Vous allez les tuer ! Ce lycée leur convenait à merveille. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à un régiment disciplinaire ! Rien de surprenant à cela, le directeur était un ancien militaire occupant un emploi réservé. C'était aussi un ancien de là-bas – mais d'Algérie.

Ce n'est pas tout, au risque non calculé de faire mourir mes parents de plaisir, le règlement intérieur précisait en outre que :

- ❑ Les élèves devaient respecter les pions et les professeurs.
- ❑ Les élèves devaient se tenir en rang avant d'entrer au réfectoire.
- ❑ Les élèves seraient à tour de rôle de permanence (de corvée) à la ferme dès 5 heures du matin pour exécuter un rapport agronomique (traire les vaches).
- ❑ Les élèves n'avaient pas le droit de fumer en 3^{ème}.
- ❑ Les élèves ne seraient jamais oisifs, sans surveillance (ramasser les cailloux dans les champs) – Il y avait pour plusieurs générations de cailloux, dans ces p... de champs !
- ❑ Les élèves se levaient quand le professeur entraînait dans la classe.
- ❑ Les élèves seraient toujours notés (par-dessus l'épaule, la réforme 1968 !) et devraient passer des examens tous les trimestres (pas la moyenne, viré !) ;
- ❑ Les élèves n'ont ni le droit de... ni de... ni de...

Je pense qu'il eût été plus simple et plus rapide d'écrire ce que les élèves avaient le droit de faire. En dehors de respirer, de manger – très mal d'ailleurs – notre espace de liberté se résumait à la prédisposition de chacun à s'évader grâce à ses rêves les plus fous, comme faire le mur, rêve commun !

En y réfléchissant bien, il nous restait quand même la grande liberté de se tenir très à carreau et de faire gaffe aux gardes-chiourme qu'étaient certains pions. Si l'outil est le prolongement de l'esprit, ces abrutis, pour quelques-uns, étaient le prolongement du bras justicier du directeur et ses caniches très fidèles et apprivoisés. Certains même y voyaient une opportunité, afin d'obtenir la magistrale promotion de « con de pion en chef ». Je les ai profondément haïs. Ils auraient pu adoucir notre incarcération scolaire, tenter d'alléger cet abrutissant règlement qui broyait les plus faibles, paralysait certains et fabriquait des révoltés permanents. Le plus souvent, ceux là sont de la graine de futurs génies ou casseurs, au choix de l'enseignement. Nous avions la veine de pouvoir la fermer à peu près tout le temps, il n'y eut aucune revendication qui ne se soit terminée par un conseil de discipline truqué et son invariable sanction : viré !

Pour les profs les plus vindicatifs, la sentence était la même : ou ils la fermaient, ou ils étaient aimablement invités à exercer sous d'autres cieux plus démagogiques. La sélection naturelle entamée depuis plusieurs années prouvait ici la justesse des lois de Mendel. Les meilleurs s'en allaient et les nuls restaient. Le chromosome ignare semblait donc prendre le dessus sur celui de l'intelligence.

Le train des droits acquis en 1968 n'avait pas repéré la gare des libertés individuelles. Malheur à l'abruti d'élève qui avait la malchance d'atterrir dans ce lugubre établissement, lequel ravissait pourtant les parents. Étions-nous tous, les cent vingt pensionnaires de ce sinistre bahut, des refoulés de l'amour familial ? Des exilés parentaux ? Des futurs casseurs ?

– Je crois cette fois, Marie-Louise, que nous lui avons trouvé le lycée à son pied !

Telle fut l'agréable conclusion de l'entrevue entre mon père et le directeur. Ce dernier, à la lecture de mon carnet scolaire, n'avait retenu que les allusions de certains profs sur mon indiscipline quasi-permanente et celles de contestataire de plus en plus virulent contre le « système ».

D'ailleurs, je ne savais même pas moi, ce qu'était le « système », mais je le contestais depuis que j'avais compris que mes parents en faisaient partie. Le chef d'établissement leur avait promis de déraciner, de broyer sans aucun problème ce germe pernicieux qui trouvait refuge dans l'esprit frondeur de ce fils indigne. Il leur promit aussi que les réformes de société de consommation post soixante-huitardes – œuvre du fameux Daniel et de ces révolutionnaires qui avaient raté leur révolution – seraient extirpées. L'hérésie de la liberté ne pouvait trouver terreau dans ce lycée. Moi, j'étais pour Daniel, et pour les révolutionnaires. Je ne pouvais ni justifier, ni expliquer mon choix, mais je savais que cela donnait de la consistance à mon existence et j'en avais bigrement besoin. Il y avait là un grand trou bien profond et bien noir à combler faute d'exploser en plein vol. Les bras de mes parents ne s'étaient toujours pas entrouverts, pour se refermer amoureuxment sur ma frêle carcasse de gosse égoïste, froid, calculateur... et maintenant révolutionnaire !

Ce fut sans aucun doute ma pire année. Année d'angoisse et de révolte intérieure où je connus les pires souffrances. Un jour, j'échappai de peu à la vendetta de ma classe parce que je n'avais su tricher pour corriger les erreurs d'un copain de classe, lors d'une correction collective.

Notre mastodonte de prof de sciences du sol, femme du directeur, aussi nulle que son corps était difforme et disgracieux, avait l'habitude de faire corriger ses nombreuses interrogations écrites par les élèves. Elle ramassait les copies et les redistribuait au hasard. Rapidement, et discrètement bien entendu, nous faisons signe au propriétaire de la copie de nous faire passer son stylo à bille afin de pouvoir corriger leurs erreurs potentielles. Moi, je n'ai pas osé, la première fois. Sale éducation que celle qui m'avait appris que tricher, c'est pas bien, mentir c'est pas bien, voler c'est pas bien, etc. Le pauvre propriétaire de la copie récolta les fruits de ma peur et de ma maladive éducation, crainte, timidité, ce que vous voulez, en tout état de cause il se retrouva coincé un week-end. Nous avions un terme moins poétique pour remplacer le mot de « punition », nous lui préférons le doux nom de « bite », tant ce mot nous paraissait bien plus approprié, eu égard aux souffrances qu'il nous imposait.

La classe décida unanimement, de me le faire payer. Rien de plus facile que de terroriser un pensionnaire. Le jeu consistait simplement à mettre son lit en cathédrale, lui à l'intérieur bien sûr, tête en bas, les pieds en haut, et cela par tournée de deux heures à chaque fois qu'il se recouchait. Les vengeurs avaient pris le soin d'établir des tours de garde. Au beau milieu de la nuit, après deux raids meurtriers, je pris

la décision de me défendre au ceinturon à grosse boucle à la mode, fort apprécié lors des bagarres.

Je ne sais qui a reçu les premiers coups dans le noir de ma chambrée de six lits. Des coups bien ajustés, mais aussi la haine, l'envie de meurtre que je devais transmettre dans mon geste calmèrent la razzia. Elle cessa pour la nuit et même pour l'ensemble des nuits que je passai dans ce lycée. Ma réputation de cogneur au sang chaud et irascible suffit à me garantir des razzias vengeresses futures. Le ceinturon avait été le prolongement de toute ma souffrance et de ma rage, je compris alors comment l'outil devenait le prolongement de l'esprit.

L'avenir cafardera que je serai plus tard l'un de ces élèves instigateurs qui lancerait des attaques nocturnes envers ceux que nous avions condamnés parfois pour des motifs si subtils qu'aujourd'hui encore, j'en éprouve un remords certain.

Je ne retiens que deux profs de cette année si particulière, deux malheureux qui, malgré leurs efforts, n'arrivaient toujours pas à atteindre mon « dedans ». Je leur sais gré tout de même d'avoir essayé. Ils étaient dépassés par ma solitude, j'étais devenu imperméable à bon nombre de plaisirs extérieurs. Le premier, bien entendu, ce fut le prof de français, Il trouvait que, pour un futur paysan, je conduisais plutôt bien la langue de Molière, sans doute aussi bien que le tracteur de la ferme. Il s'en étonna. Comme il aimait venir partager ses goûts et ses lectures, je lui parlai de mes belles années avec Juliette. Aujourd'hui, je dirai que c'était un prof né des barricades de 68. Sa décontraction, sa presque copinerie avec les élèves nous le rendaient sympathique. Il me redonna le goût de l'écriture, alors que j'avais condamné l'idée d'écrire. Trop cool ce prof, il ne fera que passer comme tant d'autres. Le second prof fut celui d'espagnol, qui trouvait que j'étais doué en langue. Je lui esquissai rapidement la méthode « zéro colle » qui m'avait formé, il s'en étonna, et me demanda :

– Et ça marche, cette méthode ?

Je compris vite mon erreur et la rectifiai tant bien que mal, sûrement en balbutiant une réponse idiote. L'année d'après, les pauvres gosses qui le récupérèrent m'apprirent que c'était un sale type, un dur, un qui vous collait un zéro et une colle pour un rien !

Et toujours cette prof de science du sol avec ses innombrables interrogations écrites, ses dessins au tableau de dinosaures de toutes espèces. Elle devait être contemporaine de ces animaux pour si bien les dessiner à la craie et de tête, sur le tableau noir de son intelligence ! Nous avons eu droit au papa Brontosaurus, à la maman Tyrannosaurus, aux fils Sauropodes, aux cousins Diplodocus, aux amis les Sauroposeidons, et les amis des amis les Eoraptors... Les....pitié ! Et toute la famille... Pitié, j'ai dit !

Pendant ses cours, il lui arrivait de lorgner furtivement un mystérieux cahier à spirale, qui nous intriguait au plus au point. Nous avions en vain essayé d'en apercevoir le contenu, qu'elle cachait comme une vieille avare cache ses Louis d'or. Cela ne faisait que renforcer notre détermination et notre curiosité devenue malade. Ce fut néanmoins le plus trouillard de la bande qui osa un jour se précipiter dessus, lire la première page et le remettre à sa place :

– Vous ne croirez jamais ce que j'ai vu !

La bande le secoua :

– T'as vu quoi ?

Il avoua :

– Science du sol... 1954... Constantine (la puréeeeeeeeeeee!) Le cahier avait 16 ans ! Mon âge ! Cela faisait seize années qu'elle injectait sa bouillie infâme à ses élèves. À sa décharge, il est vrai que seize ans sur les millions d'années de la planète pouvaient sembler une tendre seconde. Nous avons lancé l'idée de lui voler cette relique, je ne sais pourquoi cela ne se fit pas, crainte, laisser-aller...va savoir.....

Il est navrant que ce genre de prof puisse enseigner en toute impunité. Elle était fainéante à un point tel qu'il lui semblait logique et normal de répondre, lorsque nous lui demandions de nous expliquer quelque chose :

– Vous n'avez qu'à regarder dans un dictionnaire.

Je ne veux pas dénigrer mais je le fais quand même, avec plaisir et encore avec haine, son accent Pied Noir algérien ajoutant à sa vulgarité : la puréeeeeeeeeeee !

Merci Monsieur BEGUIER par José GONZALES :

Je voudrais ici rendre un hommage à un professeur en particulier. Je veux parler de Monsieur Béguier, professeur de mathématiques lors de ma scolarisation au Lycée, de 1972 à 1976. Je ne me rappelle plus si je l'avais eu en seconde, mais je l'ai eu en 1ère et en Terminale BTAO. Je suis complètement nul en math, et ce depuis la sixième, avec l'introduction des Maths dites modernes. Ce Professeur avait une faculté incroyable pour apprendre et faire aimer les mathématiques. Le peu que j'ai appris et retenu, je le lui doit, et Dieu sait si c'est peu. J'aurais eu ce professeur au collège, entre 1968 et 1972, ma vie aurait été changée. Aucun établissement ne m'acceptait, avec mes 3 ou 4 points de moyenne annuelle en math. J'avais pourtant décroché mon BEPC du premier coup. Le seul Lycée à m'accepter a été le LAP, à condition de redoubler ma troisième. Merci Monsieur Béguier pour votre patience et votre attention. Aujourd'hui encore je vous suis redevable du peu que je connais en mathématique. Vous êtes de ces professeurs comme il y en a peu, entièrement dévoué à la cause de vos élèves. Merci.

Merci Monsieur QUAGLINO par Olivier COURTHIADE

Il était chargé des cours de Géologie, baptisé curieusement « sols, sous-sols » et surtout de Zootechnie, ma profonde passion. Combien de fois n'étais-je pas allé, à la fin de

l'heure, l'assaillir sur tel ou tel sujet de son cours que je trouvais toujours toujours trop court (sauf en alimentation, bourré de ces chiffres tant détestés). Avec la patience qui caractérise un vrai prof, il rallongeait la sauce devant mon avidité. Je poussais le bouchon même plus loin dès que j'avais trois sous (disons deux serait plus exact) : je m'offrais un bouquin de zootechnie à la célèbre librairie « La Maison Rustique » (si possible d'abord les plus anciens). Ne parlons pas des revues spécialisées dont « La Revue de l'Élevage ». Nanti de cette nouvelle science et lors d'interclasses je me permettais de prêter certains de ces ouvrages au prof qui en savait...mille fois plus que moi ! Sa curiosité et son humilité lui permettait d'accepter ces prêts. Chapeau 50 ans après. Un beau jour, l'année scolaire était bien avancée, avant de commencer son cours, d'un ton grave et ému, ce qui n'était pas dans ses habitudes, il nous annonça ce qui pour lui était une nouvelle profondément navrante car il se documentait beaucoup (en dehors de moi !) pour illustrer ses cours. « Messieurs, nous dit-il atterré, je viens d'apprendre que les américains ont mis au point un produit destiné, une fois injecté aux vaches de réforme de leur vivant, en quelque sorte de les pré-digérer afin de rendre leur viande plus tendre ! Je serais sans doute le dernier professeur de zootechnie de ma génération à enseigner les règles de base d'un élevage digne de ce nom ! » Et il commença son prêche. Peut être ne se rappelle-t-il pas ce moment et nul doute que mes camarades n'y ont pas prêté attention mais hélas, hélas, hélas ... il avait tout compris. Cela m'a profondément marqué. C'est sans doute pour cela, entre autre, que je n'ai jamais pratiqué un élevage moderne sur ma Ferme de Meras, de ce fait qualifiée de folklorique. Souvenez vous ces années là les premières vache Holstein débarquaient en force dans la région de Grenoble dans une ferme gigantesque en échange (je l'ai appris ultérieurement) d'uranium avec le Canada ! Comme quoi, l'élevage, ça mène à tout.

Bien d'autres professeurs exerçaient leur métier avec talent au LAP bien évidemment mais hélas, hélas, hélas, les discours tonitruants d'un professeur de physique-chimie (Georges MILHORAT), ceux beaucoup plus discrets d'un professeur de mathématiques (Pierre BEGUIER) ou de mécanique-électricité (Jean BERTHAUT) me paraissaient totalement ésotériques et ne parvenaient à pénétrer mon crâne

Merci « Marinette » :

Jeannine DARRIEUTORT, Professeure de biologie animale. Un extrait de femme. Du concentré ! Grande femme de petite taille : hissée sur la pointe des pieds, elle parvenait à peine, le bras tendu, à atteindre le mitan du tableau avec sa craie. En revanche sa complexion réduite lui permettait, de son regard aigu, d'observer au ras des paillasses de son laboratoire les élèves tentés de « tuster » lors des compositions. Peu d'entre eux se permettaient cette filouterie, sachant qu'ils seraient immanquablement repérés.

Souvenez-vous le cours de seconde, « la reproduction des mammifères ». Sujet délicat s'il en faut ! La Jeannine nous évangélisa tambour battant, sans omettre de nombreuses analogies avec le genre humain pardi ! Ceux d'entre nous, minoritaires, ayant déjà vu, non pas le loup mais la louve, ne se gênaient pas, au départ, pour ricaner bêtement en bons ados qu'ils étaient. La chose devenait beaucoup, beaucoup moins marrante quand il s'agissait de noircir une copie portant, par exemple, sur la menstruation. Là, silence radio et malheur à ceux qui n'avaient pas bûché... Quand à ceux qui avaient la chance de rentrer chez eux le week-end, ils ne portaient pas sans une « trousse d'urgence » pour éviter la prolifération sauvage de leurs gênes. Avec sa petite voix flûtée, elle leur donnait des recommandations extrêmement utiles, toutes portes fermées, à l'issue de son cours. Elle appelait cela « s'expliquer entre hommes ». Ce n'était certainement pas pour cela qu'elle recevait une solde du Ministère de l'Agriculture, mais que de catastrophe n'a t'elle pas évité en agissant, je dirais maternellement, ainsi... Une anecdote que je n'ai personnellement pas vécu mais qui m'a été ultérieurement rapportée prouve aussi, le solide humour dont la petite landaise était pourvue : portant une missive urgente en plein cour, le copieux surveillant surnommé « Babar » (un quasi sosie d'Achille Talon) pénètre dans la classe.

La professeur décachette rapidement la dépêche puis qu'urgence il y avait. Pour occuper le surveillant en expectative, tout en lisant, elle lui propose de jeter un œil sur une loupe binoculaire pour observer l'anatomie et le mobilité d'un échantillon de spermatozoïdes. Rouge de confusion, « Babar » s'exécute et, très inquiet, interroge la professeure sur le provenance de l'échantillon « Ce, ce, ce n'est tout de même pas vos élèves qui qui... » réussit il à balbutier, et Madame Darrieutort, sans moufter, de rétorquer « Que si, que si, mon bon Rougé, vous

n' imaginez pas que l'on va faire dépenser inutilement de l'argent au Lycée... » et la classe de se tordre de rire ! Il y avait de quoi.

Pour terminer ce mini-portrait, je citerai une expérience personnelle qui me touche toujours autant, plus d'un demi siècle après. Jeannine Darrieutort avait eu tôt fait de comprendre que les animaux en général et les vaches en particulier, à défaut de chevaux, constituaient une passion dévorante.

La seule raison en fait pour laquelle j'étais incarcéré ici (ce mot n'est pas trop fort, n'est-ce-pas ?). Amenant de l'eau à mon moulin, elle s'était débrouillée (en me faisant dispenser des autres cours !) pour me charger de mission plusieurs jours durant à la ferme afin de rapporter une somme de renseignements sur le troupeau, allant de l'ordre hiérarchique à l'entrée et à la sortie de la stabulation, nombre d'éructions à la minute pour chaque vache, etc. Elle m'envoyait au Paradis !!! Tant pis si j'ai, malgré moi, suscité quelques jalousies.

Nous n'étions que quatre anciens du LAP pour accompagner une dernière fois cette si généreuse Dame, d'un dévouement sans limite pour ses élèves, et ensuite pour sa commune dont elle fut plusieurs fois la bourgmestre. J'appris à cette occasion qu'elle était fille d'un modeste menuisier landais qui n'avait pas eu les moyens de lui offrir les études de médecine dont elle rêvait. N'ayant pas simplement devenir « que » prof, elle a trouvé le moyen de soigner moult personnes de tous âges. Infiniment merci Jeannine.

A propos Camarades, vous souvenez vous de Spine, Moldi, Morli, Mode, Zitronne, Nicky, Trixie et Fresse ? Avec ses pompons dans les oreilles ? Sans parler d'Opus... Comme si c'était hier.

Un rayon de soleil (qui ne dura pas longtemps) par Patrick HIERARD :

Parfois, la vie nous offrait un magnifique cadeau au détour d'un couloir.

Nous tous, les braillards, les grandes gueules boutonneuses, nous sommes faits tout petits (merci Brassens) devant la prof de... de quoi, au fait ? Nous avons compris que nous étions les premiers à expérimenter un nouvel enseignement. Il semblait que cela fût de l'enseignement libre. Mais pour elle, cela se nommait simplement de la culture. Pas des choux, des haricots ou du blé, ce pour quoi nous étions censés avoir rejoint ce régiment, excusez-moi : ce lycée. Non, de la vraie culture, celle qui enfin aurait fait de nous des paysans lettrés, celle qu'on étale avec du beurre, quand on ne l'a pas ou quelque chose comme ça. Nous dirons qu'elle était prof d'éducation culturelle, il est fort possible que ce soit sa vraie mission. Nous étions tout de même étonnés, il ne nous semblait pas que ce fût la tasse de thé de la caserne, pardonnez-moi : de ce lycée.

Premier cours, premier contact. Le souffle coupé, nous vîmes une femme qui avait dû se perdre lors d'un défilé de mode et n'allait pas manquer de nous demander où se trouvait la maison Chanel. Mais non ! Elle était bien notre prof d'éducation... Comment déjà ? Ah oui ! D'éducation culturelle. Les gros cons de gamins en bottes de caoutchouc que nous étions avions vite appelé ce cours d'une heure hebdomadaire « le cours d'éducation sexuelle », tant chacun de nous rêvait d'exploits imaginaires, la nuit, dans son lit. Dès le premier jour, elle nous surprit en demandant :

– Que voulez vous faire ?

C'était bien la première fois que dans ce lycée on nous demandait notre avis. Nos neurones rouillés par l'inactivité, du moins les neurones de la réflexion, restèrent muets et c'est bouche bée qu'elle reçut notre réponse. J'entends d'ici celles que certains malins auraient aimé lui faire, mais personne n'osa le dire trop fort. Quelques maigres chuchotements, accompagnés de sourires en coin, mielleux et gloutons, en disaient long sur les activités qu'ils auraient le plus appréciées en compagnie de cette prof !

– Je n'ai ni directive ni cours tout prêt, je dois vous faire découvrir la culture en général. D'abord, c'est quoi, la culture, pour vous ?

Et vlan ! Un autre gros con, par ignorance ou tentative de chahut, lança :

– Ça dépend, si on cultive du blé ou du maïs, c'est pas pareil.

Et un autre d'ajouter perfidement :

– C'est ce qui reste quand on a fini de l'étaler.

L'abruti voulait sans doute dire : « La culture, c'est comme la confiture : moins on en a, plus on l'étale ! »

Je n'aurais pas aimé être à sa place. Je revois instantanément mon prof de technologie qui paniquait en serrant sa noix aussi fortement qu'il le pouvait avant de rendre grâce. Elle aussi allait vivre une terrible expérience. Je la scannai du coin du cœur et suppliai qu'elle ne tombât pas dans le piège. Je voulais l'aider, j'étais trop lâche pour cela et pas encore assez amoureux. Elle ne broncha pas, mais je suis certain qu'à l'instant, à cette maudite seconde, elle devait vouer aux gémonies ces années passées à lire, écrire, potasser, les cafés noirs bien tassés, les nuits blanches qui rougissent les yeux, les nuits de chagrin, les nuits d'angoisse, pour un jour décrocher son diplôme, le rêve de sa vie et pouvoir enfin partager avec autrui ses connaissances. Et voilà que, devant elle, se dressaient des élèves mal dégrossis qui n'en avaient rien à foutre de la culture. On leur avait dit : vous ferez paysans ! Alors, par atavisme et mimétisme, nous rejetions inconsciemment tout ce qui ne ressemblait pas à notre soif de savoir paysan.

Il ne lui fallut que quelques secondes pour réagir : elle sourit, et quel sourire ! J'oubliai l'arme fatale des femmes, un sourire discret et complice. Unique sourire angélique dédié à chacun de nous, individuellement.

– Et si je vous lisais un extrait du livre que je lis en ce moment, ça vous dirait ?

Oui, en cœur ! Une heure à ne rien foutre, cela nous allait ! Tu parles !

– Le livre s'intitule le Mur de Jean-Paul Sartre.

Elle eut l'intelligence et le tact de ne pas demander qui connaissait Jean-Paul Sartre. Il y aurait bien eu un hérétique pour lui dire que les remplaçants de l'équipe de rugby locale n'étaient pas connus. Personne n'avait entendu parler de ce Jean-Paul, cela évitait sagement de nous abaisser à ses yeux. Elle commença, ses yeux magnifiques lisaient, sa voix de sirène nous enchantait :

« On nous poussa dans une grande salle blanche, et mes yeux se mirent à cligner parce que la lumière leur faisait mal. Ensuite, je vis une table et quatre types derrière la table, des civils qui regardaient des papiers. On avait massé les autres prisonniers dans le fond et il nous fallut traverser toute la pièce pour les rejoindre. Il y en avait plusieurs que je connaissais, et d'autres qui devaient être des étrangers. Les deux qui étaient devant moi étaient blonds avec des crânes ronds, ils ressemblaient à des Français, j'imagine. Le plus petit remontait tout le temps son pantalon : c'était nerveux... Ça dura près de trois heures, j'étais déjà abruti et j'avais la tête vide mais la pièce était bien chauffée et je trouvais ça plutôt agréable, depuis vingt-quatre heures, nous n'avions pas cessé de grelotter...

Elle s'arrêta pour nous déshabiller de son regard vert émeraude. Même les mouches et les mauvais élèves allergiques à la culture s'étaient posés, les unes sur les rebords des fenêtres, les autres, la tête dans les mains semblaient hypnotisés par cette extraterrestre qui lisait si bien, qui racontait si bien et dont ils étaient encore plus amoureux. Même les mouches l'aimaient, et ne se frottaient plus les pattes ! Elle nous avait ferrés, la garce ! Enrôlés tous sans discussion dans son armée culturelle.

Les semaines suivantes, elle termina le livre et ses cinq histoires courtes : le Mur, la Chambre, Erostrate – à laquelle je n'ai rien compris et que je n'ai pas aimée – Intimité, est la plus sublime de toutes : l'Enfance d'un chef. Cet épisode me marquera toute ma vie. J'y pense encore, quelque part je voulais me reconnaître dans Lucien, le personnage principal. J'aimerais moi aussi, un jour, ressortir de ce bar totalement transformé, prêt à affronter la vie et faire pousser ma moustache pour paraître fort.

C'est ainsi que nous fîmes tous connaissance avec Jean-Paul. Il était vivant et cela m'étonna. Nous parlions de quelqu'un qui vivait quelque part en France. Je croyais que, pour être un bon écrivain philosophe, il fallait être vieux et mort. Elle tenta de nous parler de l'existentialisme et s'aperçut très vite qu'elle venait de brûler une fabuleuse étape, que nous étions encore sur le plat et qu'il était encore trop tôt pour nous faire escalader un col de première catégorie. Le mois suivant, nous apprenions par cœur le premier nouvel éponyme du recueil : le Mur, pour en faire une pièce de théâtre. Beau projet, trop beau sans doute car, au beau milieu de nos répétitions, l'expérience fut simplement stoppée sans aucune explication ! Notre jeune et jolie prof culturelle eut juste le temps de nous écrire, pour nous remercier de notre coopération, qu'elle ne nous oublierait jamais et que, grâce à nous, elle n'avait jamais regretté d'avoir choisi cette vocation. Puis, elle disparut de notre existence de lycéens agricoles. Nous retournions vers nos études Agri-Culture.

Monsieur Jacques BOCCHESI par Patrick BEZARD-FALGAS :

M BOCCHESI nous a quitté. Il fut mon professeur d'éducation physique au LEPA de Pamiers entre 1967 et 1970. C'est sans doute l'enseignant qui aura le plus marqué ma vie scolaire par les valeurs qu'il m'a transmises. Le sport est à la base de l'éducation physique et mentale. Les sports collectifs sont à la base des valeurs sociétales. Le football pour lequel nous avions la même passion et le rugby auquel il m'a initié et fait aimer m'ont fait découvrir un homme d'une grande sensibilité cachée, un professeur très attaché au respect mutuel, M BOCCHESI nous vouvoyait ..un signe d'un autre temps, un entraîneur exigeant et compétent, avec lui c'était parfois bien mais jamais parfait, un compétiteur animé par la volonté farouche de gagner et de se donner à fond. Ce sont toutes ces valeurs qui ont guidées et enrichies ma vie personnelle et professionnelle et c'est bien grâce à lui...même s'il n'avait pas son pareil pour communiquer en parlant peu. J'aurai eu la chance de croiser M. BOCCHESI dans ma vie scolaire et il m'a transmis ses valeurs fondamentales que nous devons perpétuer. Cultivez les valeurs qu'il vous a léguées elles sont les bases de votre vie.

Monsieur Jacques BOCCHESI par Bernard LAROUSSINIÉ :

Je parlais hier encore de Monsieur Bocchese , je dis Monsieur avec un grand M car c'était pour moi une belle personne , dans une vie on ne rencontre pas beaucoup de personne qui te marque, lui en faisait partie et ils ne sont pas nombreux , c'est vrai qu'il ne parlait pas beaucoup mais il avait une autorité naturelle dans le respect de chacun qui impressionnait. Je parle souvent de lui, en arrivant au lycée je ne savais pas faire une roulade, à force de persuasion, il avait réussi à me faire faire le saut de main, surtout pour quelqu'un de 1m93 et 110kg.

Il nous a fait faire le championnat de rugby des lycées de l'Ariège, contre des équipes solides, Lavelanet, Saint-Girons, Foix etc... Nous étions 3 dans l'équipe à jouer en club au rugby, évidemment on ne gagnait pas mais cela avait créé une belle camaraderie, c'était encore un tour de force qu'il avait réussi.

J'ai une anecdote , quand je suis sélectionné en junior scolaire pour aller faire un match à Tulle , les probables contre les possibles , pour constituer l'équipe de France Scolaire , le

directeur monsieur Valentin , pas très sympathique , pas grand mais craint de tous , a réuni un conseil de classe pour mettre au vote , pour savoir s'il me donnait l'autorisation d'y aller , lui déjà avait mis le veto , le conseil à la majorité sauf une voix , a suivi le directeur , on est venu me dire le résultat , j'ai fait un choix risqué que je n'ai jamais regretté bien au contraire , j'ai fait le mur , je suis passé devant le bureau du directeur et je suis parti à la gare , tous les professeurs m'ont doublés en voiture sur la route de la gare sans s'arrêter , le seul qui s'est arrêté , Monsieur Boochese , il m'a dit , j'ai voté pour toi et je suis avec toi , tu as fait le bon choix de partir , bonne chance.

Mes parents m'attendaient à la gare de Toulouse, j'ai pris une remontrance de mon père mais il m'a dit demain tu seras à Tulle je t'accompagne, pour le reste on verra plus tard.

Je suis devenu International Junior scolaire, j'ai représenté le Lycée Agricole de Pamiers sous les hymnes de la France au premier match international que nous avons gagné face au Pays de Galle à Arras. Mais au lieu de reconnaître son erreur et d'être fier d'avoir un premier International de rugby dans son lycée, le directeur m'a collé 3 semaines pour avoir fait le mur. Cet épisode m'a rendu plus fort, j'ai joué par la suite 13 ans en première division, j'ai été International universitaire, militaire et France B, je dois tout ça en partie à vous Monsieur BOCCHESI, vous resterez toujours dans ma mémoire, reposez en paix.

Monsieur Jean Pierre CALVET par l'ACLAP :

JEAN PIERRE CALVET, notre ancien Professeur de culture et Chef de l'Exploitation Agricole nous a quitté des suites d'un cancer, contre lequel il luttait depuis 5 ans.

C'était un homme costaud, barbu un peu voûté et pourvu de l'accent "pataouète" des pieds noirs d'Algérie. Beaucoup de professeurs du lycée agricole dans les années 65 partageaient cette façon de parler et pour cause puisque avec le directeur Léonce VALENTIN et son épouse, tous arrivaient de "là-bas". Jean Pierre (aujourd'hui pour les anciens et Monsieur CALVET pour les élèves) dirigeait l'exploitation agricole et nous enseignait l'agriculture pratique en s'efforçant de faire travailler nos méninges pour que nous trouvions tout seul ce qu'il voulait nous apprendre. Cela consistait souvent dans une sorte de jeu "glacé-froid-tiède-chaud-brûlant" et se terminait invariablement lorsque nous parvenions enfin au but par un "oui, mais pourquoi?". Donc réfléchir et chercher encore plus loin dans nos têtes. Issu de la 3ème génération de pieds noirs, second d'une fratrie de 11 enfants, notre prof était né en Kabylie en 1936. Étudiant à Sidi Bel Abbès, Il obtient ensuite son diplôme d'ingénieur agronome à Maison Carrée (Aujourd'hui EL HARRACH, banlieu d'Alger) ou il a pour professeur un certain Léonce VALENTIN!!

Il débarque à Pamiers en 1967 où il a subi l'autoritarisme débridé du directeur. Les anciens de cette époque, savent ce que ces mots veulent dire. Jean-Pierre en a beaucoup souffert, sans rien laisser paraître car c'est un "taiseux", et les rugbymen savent aussi ce que ces mots veulent dire. Il était très apprécié de l'ensemble du personnel de la ferme, y compris avec les moniteurs de pratique. Finalement il arrive à un point de rupture avec ses conditions de travail et projette avec le tractoriste de l'époque Jean Francois CALVEL, d'acheter une exploitation agricole dans le pays de Sault. Ce projet n'aboutira finalement pas. Il quitte Pamiers avec son ami Michel QUAGLINO (professeur de Zootechnie).

Il va prendre la direction du CFPPA et de l'exploitation agricole du lycée agricole de Carmejane, jusqu'à sa retraite. Jean Pierre, souffrira énormément avant de rejoindre dans l'au-delà des terres et des mers, la ferme de ses rêves.

Nous gardons le souvenir d'un prof grand éducateur et fin pédagogue.

Mon passage au lycée par Jean Lestrade à Bonnac le samedi 21 juin 2025 vers 21h00, pas de Copyright

Je suis, comme le savent pas mal d'entre vous, un garçon sérieux, mais comme j'ai la mémoire un peu sélective, les anecdotes relatives au Lycée Agricole dont je me souviens, et qui suivent, sont plus souvent amusantes que graves. Toutes ces «affaires» dates au plus tôt de 1972, donc de plus de 51 ans, donc il y a prescription. Même si elles ne sont pas dans l'ordre chronologique et si certaines sont plus ou moins précises.

Le jour de ma rentrée au Lycée Agricole les premiers mots que Léonce Valentin a dit mes parents ont été «votre fils est soit idiot, soit feignant, ou les deux». Les bases étaient posées. A chacune de mes rentrées scolaires entre 1967 et 1972 j'ai été renvoyé chez le coiffeur. Les bases étaient bien fixées.

Un jour où la majorité des élèves s'étaient mis en grève pour protester contre une injuste punition infligée à l'un d'entre nous et «occupaient» le foyer, cette Chère Madame Valentin, me prenant peut être pour le ou l'un des meneurs, m'expédia un venimeux «Lestrade, j'y t'y toujours considérais comme un imbécile !». Comme je lui répliquai «Madame, mais c'est réciproque !», elle n'a pas du comprendre. La plupart des présents si.

Comme nous étions une petite bande en terminale et que préparions presque tous le permis de conduire (moto!) la direction pouvait difficilement nous empêcher d'aller en ville le jeudi après-midi. Nous sortions donc à pied vers treize, quatorze heures par l'entrée principale du Lycée (!) et après nos cours de conduite revenions à environ dix-huit heures par la cour, à l'arrière, transportés par mon Papa et sa 404 blanche. Voiture pleine de rigolos et coffre remplis de ce qui allait être le souper nocturne en chambre d'une bonne dizaine de personnes, avec nappe, vaisselle et tout le confort.

Un samedi matin comme un de nos petits camarades avait été, comme à son habitude puni, nous avons effectué une nouvelle version de La Grande Évasion. Minutieusement préparée (en cinq minutes), l'Opération a rassemblé l'ensemble des lycéens-motards (au nombre de quatre) qui ont quitté simultanément le garage en sous-sol du Lycée, groupés autour d'un cinquième, Le Collé Hebdomadaire, dans le rugissement de cinq monocylindres. L'encadrement de l'établissement n'a pas réussi à arrêter cette Horde Sauvage (que d'ailleurs personne n'a du voir partir). Je ne me souviens pas des conséquences funestes de cette entreprise insurrectionnelle. Ah la mémoire.

En fin de matinée, un jour où nous glandouillions dans notre classe de terminale, quelqu'un d'assez palot (un surveillant, un élève ?) vient, un peu affolé, nous chercher, Daniel Chapuis et moi. Horreur, en cours de biologie d'une classe de première une des couleuvres de Madame Darrieutort, voulant jouer la fille de l'air, s'est coincée à moitié sortie de sa cage... N'écoulant que notre courage, nous extrayons le malheureux animal de sa cellule grillagée et,

pour veiller à sa convalescence, la gardons (sur nous). A l'intercours suivant, assis sur un banc, une demoiselle de seconde installée entre nous, nous devisions de tout et de n'importe quoi et c'est quand Daniel me passât les soixante-dix centimètres d'Hierophis viridiflavus via les genoux de Maryse qu'un hurlement féminin fit tourner le lait de la moitié des vaches de l'exploitation.

Les principaux éléments vestimentaires de notre superbe uniforme d'interne se composaient d'une blouse grise et d'une paire de charentaises. Comme nous devons obligatoirement boutonner le haut de notre tenue de bagnard le grand plaisir de certains grands (ceux des classes au dessus de la notre) consistait à venir couper les fils de nos boutons, souvent en les gardant. Une blouse déboutonnée entraînant punition, heureusement que les surveillants, conscient de l'injustice à venir, nous sermonnaient sans pour autant rapporter cette hérésie à la hiérarchie. J'ai de mon coté élégamment remédié à ce fâcheux risque d'amputation volontaire en remplaçant sur ma blouse les trois rondelles de plastique grisâtre quadriperforées par de gros boutons de bois cousus avec du fil de fer, mais comme ceux-ci ne passaient plus par mes boutonnières j'ai été obligé, évidemment, d'ouvrir complètement celles-ci. D'où dilemme chez certains pions, ma blouse n'était ni boutonnée ni boutonnable mais pourtant toujours munie de ses boutons. Je pense que certains s'interrogent encore.

Un surveillant pentacanin, dans un excès de zèle ou pour affirmer sa situation hiérarchique, me demande un jour de 1969 «d'aller me couper cette moustache !». J'y ai pensé mais je n'ai pourtant jamais touché mes poils sous-nasaux depuis 56 ans. Un oubli sans doute. Autre «poilâde» un matin de rentrée Madame Valentchen me lance un péremptoire «Lestrade, la moustache, c'est plus à la mode !». Puis face à mon Père présent qui lui répond «Chez les Lestrade, on ne suis pas la mode, on la lance !» elle reste, réellement, bouche bée.

Anecdotes croustillantes vécues par des proches. Le jour où Ce Cher Léonce entrant pressé dans une pharmacie appaméenne et voulant être servi avant les autres clients se voit vigoureusement remettre en place par un «Monsieur Valentin, vous êtes ici dans mon Officine, pas dans votre Lycée Agricole ! Vous allez faire la queue comme tout le monde !» par Madame Legrand, Pharmacienne de Qualité au physique proche de celui notre Chère Jeannine Darrieutort. Un autre jour, le Percepteur, directeur de l'agence de Pamiers, ouvre la porte de son bureau à la volée et dit à la cantonade à l'ensemble de ses agents, dont ma tante, «Si Monsieur Valentin arrive, je ne suis pas là !». Apercevant par les fenêtres une 404 Break Vert Pomme assez connue se garant dans la cour, les fonctionnaires des finances ont donc juste après informé ce visiteur impromptu d'une absence de chef. Par deux fois l'humiliation a du être bien réelle.

Comme cela n'était pas tout à fait autorisé (formellement interdit, quoi), fumer était une activité prisée (.) par quelques d'élèves qui, planqués dans des coins discrets, prenaient quelques risques répréhensibles pour assumer leur vice. Un de leurs endroits favoris étaient le fond de la cour, assis sur le muret, adossés au grillage. Ne fumant pas (la trouille* ?), je me suis parfois livré à quelques facéties. Quand nos Braves Vaches Suisses broutaient au plus près du bâtiment scolaire je raccordais, au moyen d'un petit fil de cuivre, leur clôture électrifiée au grillage, dossier d'un siège en béton. Surprises et sursauts. (*Bon d'accord, chaque week-end je grillais un ou deux paquets de Craven A achetés à l'épicerie du village.)

A la rentrée de seconde (ou de première ?) je me suis trouvé affecté à la «surveillance» de sept élèves de «petites classes» dans une des chambres octuple du dortoir du premier étage. D'une intransigeance absolue, ma principale activité de garde-chiourme impitoyable a consisté à bien fermer fenêtres et volets et les rouvrir quand quelques-uns de mes subordonnés partaient faire le mur et en revenaient.

Par mesure d'économie nos chambres étaient «éclairées» par une unique et malheureuse ampoule de 60 watts coincée sous un triste globe vissé au milieu du plafond et éteinte chaque soir vers 21 heure. Ce doit être en terminal que, profitant de la prise murale près de la porte de notre piaule, j'ai équipé chacune de nos armoires d'une rallonge électrique pourvue d'une superbe lampe à incandescence de 100 watts opérant tard dans la nuit. Un peu plus de lumière, un peu moins d'économies.

Qui donc est cet élève, né avant 1962 outre-méditerrané, qui répondit à la question de Madame Valentin «Quelles sont les principales plaies (de l'agriculture) en Algérie ?» par un intéressant «Euh, la sécheresse..., les sauterelles..., les pieds-noirs ?».

Quelqu'un organisa un jour une amicale rencontre de football opposant une équipe professeurs-surveillants à un onze sélectionné parmi les nombreux élèves sportifs du Lycée. J'ai entendu alors diverses rumeurs avant-match relatives à des «règlements de comptes, représailles et autres vengeances d'affronts» émanant de quelques-uns de mes condisciples belliqueux. J'étais un peu inquiet pour notre encadrement et ce qui devait arriver arriva. L'Hôpital de Pamiers reçut après ce match trois patients aux chevilles abîmées. Celles de trois élèves. Pas de commentaires.

Un matin de composition d'économie j'étais vainement en train d'essayer de comprendre ce que voulait bien dire le sujet proposé quand sur ma gauche j'ai aperçue, avachi près de la fenêtre, Daniel Chapuis venant de terminer (brillamment) en un quart d'heure un devoir nécessitant six à sept fois plus de temps. Discrètement, notre Professeur Monsieur de Chanterac assis à un mètre de moi me regardant, j'ai demandé sa copie à Daniel avant qu'il ne s'endorme. Il me l'a fait passer et devant notre enseignant pas plus étonné que cela j'ai recopié in extenso son devoir avant de le lui restituer. Moralité de la fraude, j'ai été premier de cette composition au grand dam de Daniel, deuxième à un demi point, ma copie parfaitement identique étant mieux présentée que la sienne.

Mademoiselle Crochet a été (est toujours ?) quelques mois notre charmante et blonde professeure d'anglais. A un âge où la testostérone influe plus sur de vieux adolescents que la soif d'enseignement Miss Hook avait auprès de nous une côte certaine. Elle a dû souffrir de quelques remarques plus ou moins déplacées de notre part du haut de son mètre cinquante-cinq avec sa prononciation légèrement Oxfordienne (avis de spécialiste) mais c'est rarement montrée vindicative. Elle m'a même déposé près de chez moi quelques samedis matins en sortant du lycée, conduisant avec maestria sa Deux Chevaux Citroën où elle s'appliquait à voir la route entre les hauts du volant et du tableau de bord. Je l'ai quand même estomaqué un matin en lui demandant d'arrêter de taper sur l'estrade (ah ah !) alors qu'elle trépinait, avec raison, devant le tableau noir.

Comme il a bien fallu que je travaille sérieusement après avoir papillonné de boulots variés à activités diverses j'ai fini par atterrir à Paris au Ministère de l'Agriculture. J'y suis rentré au départ comme vacataire d'été un peu par hasard et sans relation aucune avec mon cursus scolaire. C'est à la Direction Générale de l'Alimentation, nouvellement créée, que j'ai travaillé. D'abord au bureau de la pharmacie vétérinaire, puis au service de la comptabilité pour finir à la mission communication. Ce dernier poste m'a permis d'entrer en contact avec des collègues «communicants» d'autres directions. Quand au milieu des années quatre-vingt, discutant avec mes petits camarades de la Direction Générale de l'Enseignement et de la Recherche, je les informais que, rare chose au sein du ministère, j'étais titulaire d'un BTA. Ils me demandèrent où je l'avais passé. Quand je dis «à Pamiers» leur réaction unanime, avec des expressions déconcertées, fut «chez Valentin !». J'appris ainsi qu'entre environ huit-cents établissements scolaires liés au monde rural dont presque quatre cent quarante lycées agricoles évoquer le nom de notre Cher LAP leur amena immédiatement à l'esprit le nom de Léonce. Qui était, il m'a alors semblé, pas tout à fait en odeur de sainteté à la Capitale.

Si quelqu'une ou quelqu'un trouve erreurs, omissions, fautes diverses, calembredaines ou grosses bêtises dans les textes qui précèdent, qu'il me contacte. Sans problème j'apporterai volontiers des rectificatifs pour la plaquette des 80 ans.

Un malheur qui atteint notre lycée par Laurent BORREILL (proviseur) :

Madame, Monsieur,

Au nom de l'établissement, je tiens à m'exprimer pour saluer la mémoire d'Alexandra SONNAC et sa fille Camille, tuées sur un barrage routier près de Pamiers, la nuit de Mardi par une voiture qui n'aurait pas dû se trouver sur ces lieux. Ce terrible accident ne serait apparemment pas volontaire. Nous tenons à à saluer leur mémoire à double titre:

-Alexandra SONNAC, née Giovanetti, a été élève puis étudiante au lycée agricole de 2004 à 2010. Elle avait réalisé un BEPA, un bac professionnel, puis un BTS dans le domaine de la conduite de l'exploitation agricole. Ces études l'ont forgée en tant qu'agricultrice, avec le caractère volontaire qui était le sien, et que certains d'entre nous lui ont connu.

Alexandra SONNAC était agricultrice et c'est la cause de l'agriculture qu'elle défendait au moment de ce drame.

En tant que membres du lycée agricole, nous ne pouvons que nous sentir concernés par cette tragédie. Aussi c'est tout l'enseignement agricole qui est en deuil et l'heure est au recueillement. A l'heure où j'écris, le moment est au soutien de la famille, de ses proches, et de la profession agricole.

La Chambre d'Agriculture de l'Ariège va réactiver dans les prochaines heures un compte « Ariège Solidarité » pour recueillir le don des structures publiques comme privées que vous représentez pour permettre de contribuer aux frais d'obsèques, de suivi de l'exploitation ainsi qu'au soutien de la cellule familiale. Vous pourrez nous contacter directement sur la boîte direction@ariege.chambagri.fr pour vous permettre d'y participer et nous contacter pour tout suivi de cette opération solidaire.

A l'initiative des syndicats agricoles et de la chambre d'agriculture, une marche blanche est organisée samedi 27 Janvier à 13H30 au départ du lycée agricole, comme pour retracer le parcours d'Alexandra. Cette marche aboutira à la zone industrielle. Une banderole en mémoire des disparues sera dressée, afin que chacun puisse y déposer une fleur s'il le souhaite.

Cette marche se veut civile, asyndicale, apolitique et sans discours.

Notre mobilisation personnelle et collective est attendue.

L'hommage le plus digne possible sera rendu aux disparues et à la profession agricole.